

RÉPERTOIRE
DRAMATIQUE

DES AUTEURS CONTEMPORAINS.

N. 166.

Théâtre du Vaudeville,
UN GRAND CRIMINEL,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.



40 CENTIMES.

PARIS,
RUE D'ENGHEN, N° 10,
CH. TBESSE, SUCCESSEUR DE J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Au Palais-Royal, galerie de Chartres.

—
1841.

1873

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

LIBRARY

1873

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY

1873

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY

1873

UN

GRAND CRIMINEL,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. VARIN, J. ARAGO ET A. LEFRANC,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 juillet 1841.

DISTRIBUTION :

BONNICHON, marchand de costumes.....	M. BRETON,
CAMUZOT, propriétaire.....	M. AMANT.
THÉODORE, commis de Bonnichon.....	M. ADOLPHE.
LUCILE, fille de Camuzot.....	M ^{lle} JOUBERT.
ADOLPHE GIRAUD, ami de Théodore, greffier du juge d'instruction.	M. DESBIRON.
UN BRIGADIER de gendarmerie.....	M. CAMIADE.
UN GENDARME.....	M. BERTHAUD.
MARCHANDS, GENDARMES, PEUPLE.	

La scène se passe à Beaucaire.

ACTE I.

Le théâtre représente une place de Beaucaire. A droite, la maison de Bonnichon, avec l'enseigne : MAGASIN DE COSTUMES. A gauche, la maison de Camuzot.

SCÈNE I.

MARCHANDS, puis THÉODORE, sur le balcon.

CHOEUR des Marchands frappant à la porte de Bonnichon.

Air des Trois marts aux.

Où, frappons, frappons bien fort.
 Il faudra bien qu'on réponde.
 D'ordinaire, tout le monde
 Pénètre ici sans effort.

THÉODORE, du balcon.
 Ne vous laissez pas d'attendre.

Pourquoi ce courroux ?
 Le temps, Messieurs, de descendre,
 Et je suis à vous.

REPRISE DU CHOEUR.

THÉODORE, entrant en scène.

Désolé, Messieurs, de vous recevoir dans la rue... Je vois ce qui vous amène... vous venez chercher les habits, les costumes que vous avez commandés?... Ah ça ! mais vous ne savez donc pas ce qui se passe ?

UN MARCHAND.

Nous ne savons rien.

THÉODORE.

M. Bonnichon n'est pas de retour. Il devrait être à Beaucaire depuis trois semaines, et on ne sait ce qu'il est devenu. S'il était malade, il nous l'aurait écrit pour nous tranquilliser... Mais, non... point de nouvelles... pas la plus petite lettre... Nous sommes dans une inquiétude!.. moi, surtout, son premier commis, à qui il a confié le soin de sa maison... Aussi, j'ai fermé son magasin, je néglige ses affaires, je renvoie toutes ses pratiques... Ce sont des preuves d'attachement bien naturelles... Attendez jusqu'à demain, et, s'il n'est pas revenu, nous verrons... nous nous arrangerons... Ça vous va-t-il ?

UN MARCHAND.

Allons, soit, attendons !

CHOEUR.

Air de la Melrose.

Au revoir. Prenez patience,
 Et croyez bien qu'au fond du cœur

Nous désirons que cette absence
Ne soit pas l'effet d'un malheur.

(Les Marchands sortent.)

SCÈNE II.

THÉODORE, puis LUCILE.

THÉODORE, seul.

Certainement, ça n'est pas naturel... Il faut que le patron ait éprouvé des accidens capitaux... Je devrais en gémir... je devrais verser des larmes... parce qu'enfin c'est un brave homme... Eh bien! non. Si je ne me retenais, j'en serais bien aise... et même, en me retenant, je m'en réjouis beaucoup... Oh! l'amour est une passion féroce!..

LUCILE, entrant.*

Ah! vous voilà, M. Théodore!.. Eh bien! quelle nouvelle?

THÉODORE.

Une excellente: j'en manque...

LUCILE.

Pas de lettre!.. Qu'est-ce qui peut donc lui être arrivé?

THÉODORE, gaiement.

Rien de bon, je le suppose.

LUCILE.

Pauvre M. Bonnichon!

THÉODORE.

Vous le plaignez?

LUCILE.

De tout mon cœur, je vous assure.

THÉODORE.

Et vous désirez son retour?

LUCILE.

Sans doute.

THÉODORE.

Ah! vous le désirez!.. quand il doit être votre mari... quand votre père l'attend pour vous conduire à l'autel... Eh bien! ça me décide... J'allais le regretter... mais, à présent, je lui souhaite tous les malheurs, je voudrais qu'il fût...

LUCILE.

Oh! taisez-vous!

THÉODORE.

Mais dites-moi tout de suite que vous l'aimez, que vous le préférez...

LUCILE.

Que vous importe?... Je ne m'occupe pas de vous, moi... je ne vous demande pas si vous faites la cour à sa sœur, à M^{lle} Suzanne, avec qui vous êtes toute la journée dans le magasin.

THÉODORE.

M^{lle} Suzanne?... Moi, qui l'ai dédaignée!

LUCILE.

Je sais le contraire, on me l'a dit.

THÉODORE.

Mais la preuve, c'est que M. Bonnichon m'a offert sa main... avec un intérêt dans son commerce... un commerce de costumes... et à Beaucaire, où se réunissent des étrangers de

tous les pays, de toutes les nations; c'était gentil!.. Cependant, j'ai répondu un non très sec!.. mais, très sec!

LUCILE.

Vous vous en repentez, peut-être?

THÉODORE.

Par exemple! Mais, vous, Lucile, seriez-vous capable de répondre un non très sec?

LUCILE.

C'est bien différent... Moi, j'ai un père, et, s'il exigeait...

THÉODORE.

Vous diriez: Oui?

LUCILE.

Dame! comment voulez-vous...

THÉODORE.

Mais on crie, on se révolte, on meurt de chagrin, et, si ça ne réussit pas... on essaie autre chose.

LUCILE.

Silence! voici papa!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAMUZOT.*

CAMUZOT, sortant de sa maison, à gauche.

J'ai mal dormi... j'ai très mal dormi... Ce songe affreux qui m'a poursuivi... (Apercevant sa fille.) Ah! te voilà, ma fille! (Sévèrement.) Que faites-vous ici, Mademoiselle?..

LUCILE.

Papa, je causais avec...

CAMUZOT.

Papa, papa... Avec Théodore!.. Je n'aime pas à vous voir causer ensemble... ça me déplaît...** (très amicalement.) Bonjour, Théodore... Ça va bien?

THÉODORE.

Et vous, M. Camuzot?

CAMUZOT.

Comme ça, j'ai mal dormi... Un horrible songe... je dis un songe... Je crains bien que mon rêve n'en soit pas un.

THÉODORE.

Est-ce que vous avez rêvé chat?

CAMUZOT.

Pas positivement chat... Il y avait plusieurs animaux; tu étais mêlé là-dedans... A-t-on des nouvelles de Bonnichon?

THÉODORE.

Aucune... jusqu'à présent.

CAMUZOT.

Pauvre Bonnichon!.. Je ne crois pas aux pressentimens, mais, si j'y croyais!.. Un négociant rester trois semaines loin de sa maison, de son commerce... sans donner de ses nouvelles!.. Je suis fâché qu'il soit allé en Corse... c'est malgré moi... Je lui ai toujours dit: Bonnichon, ne va pas en Corse!.. J'ai mes idées sur ce climat... Les naturels sont d'un caractère peu caressant... l'assassinat y est très cultivé, et les coups de poignard y poussent dans

* Camuzot, Lucile, Théodore.

** Lucile, Camuzot, Théodore.

toutes les saisons... Je lui avais même conseillé de t'y envoyer à sa place...

THÉODORE.

Merci bien !

CAMUZOT.

Mais, c'est un homme qui veut tout faire par lui-même... Il est parti, et je ne serais pas étonné d'apprendre que l'infortuné... Ah ! je suis bien fâché de ça !

LUCILE.

Certainement, c'est très malheureux !

CAMUZOT.

Pour moi, surtout... car, enfin, s'il est mort, il n'y pense plus... tandis que moi, son ami, je suis obligé de me chagriner... et ça m'afflige...

Arr du Piège.

Tous les maux sont finis pour toi,
O Bonnichon ! malgré ta disgrâce,
N'es-tu pas plus heureux que moi ?
Hélas ! que ne suis-je à ta place !

Oui, que ne puis-je avec toi permuter ?

C'est défendu... voilà ce qui m'désole ;

Mais tu n'as pas la peine de me regretter,

Et voilà ce qui me console.

Et puis, ce qui m'inquiète le plus, c'est que te voilà veuve, te voilà sans mari.

THÉODORE, avec intention.

On peut en chercher un autre, M. Camuzot.

CAMUZOT.

Sans doute ; mais il faut le chercher, il faut se donner du mouvement...

THÉODORE.

Et, s'il s'en présentait un de lui-même et sans mouvement, qu'est-ce que vous diriez ?

CAMUZOT.

Ce que je dirais ? Je lui dirais : Qui êtes-vous ?

THÉODORE.

Et s'il vous répondait : C'est moi ?

CAMUZOT.

Qui ça ?.. toi ?..

THÉODORE.

Moi, Théodore...

CAMUZOT.

Toi, Théodore !.. Tiens, cette idée !.. Dis donc, ma fille... Théodore... Il ne vaut pas l'autre... il n'est pas si riche... mais il est intelligent, ce garçon, et, à la rigueur... Hein ? qu'en penses-tu ?

LUCILE.

Papa, je pense, comme vous, qu'à la rigueur...

CAMUZOT.

N'est-ce pas ? (On voit traverser, au fond, un homme couvert d'un manteau et qui regarde de tous côtés.) Quel est donc ce manteau qui circule dans le lointain ?

THÉODORE.

C'est un passant... Ainsi, vous consentez, papa Camuzot ?

CAMUZOT.

Je désire combler vos vœux, d'autant plus que ça m'arrange... Pauvre Bonnichon ! Depuis que je vois le moyen de me passer de lui, je le regrette moins... d'ailleurs, il est mort... il est très mort... Je ne crois pas aux pressentiments, mais je parierais cent sous...

L'HOMME AU MANTEAU, qui s'est avancé et qui se découvre.

Je les tiens !

CAMUZOT, s'écriant.

Bonnichon !

THÉODORE et LUCILE.

Monsieur Bonnichon !

SCENE IV.

LES MÊMES, BONNICHON.*

BONNICHON.

Chut ! modérez vos organes !

CAMUZOT.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

BONNICHON.

Rien... Je crains toujours... Personne ne paraît ?

THÉODORE, remontant la scène.

Personne.

BONNICHON.

On ne m'a pas suivi ?

THÉODORE.

Je ne vois rien.

BONNICHON.

C'est juste, je suis en sûreté, je respire l'air qui m'a vu naître... Salut, Beaucaire... salut, mon endroit !.. Me voilà au sein de mes amis !.. Venez... serrez-vous contre moi... J'ai besoin de vous mouiller de quelques pleurs...

CAMUZOT.

Mon ami ! mon cher Bonnichon !

THÉODORE.

Mon excellent patron ! (A part.) Il revient bien mal à propos !

CAMUZOT.

Mais, d'où viens-tu ? Qu'est-ce qui t'a retenu ? Raconte-nous tes calamités.

BONNICHON.

Je vais m'épancher... (Bas.) Faites retirer les femmes ; j'ai mes motifs.

CAMUZOT.

Lucile, rentre à la maison, ma bonne amie.

LUCILE.

Vous me renvoyez quand Monsieur arrive !

BONNICHON.

C'est cruel, j'en conviens... c'est cruel, mais n'ayez pas peur, douce fiancée, j'irai bientôt vous rejoindre.

LUCILE.

Oh ! ne vous gênez pas pour moi !

BONNICHON.

Surtout, ne dites encore à personne que je suis de retour. J'y tiens.

*Lucile, Camuzot, Bonnichon, Théodore.

LUCILE.
Ca suffit... (A part.) J'espérais pourtant bien ne pas être M^{me} Bonnichon.

CAMUZOT.
Mais, va-t'en donc !

LUCILE.
Je m'en vais... Mon Dieu ! je m'en vais...

(Elle rentre.)

SCENE V.

CAMUZOT, BONNICHON, THÉODORE.

CAMUZOT.
Elle est partie!.. Ah ça ! tu n'es donc pas mort ? C'est singulier, tu en as la figure.

THÉODORE.
C'est vrai, patron... vous êtes bien pâle... Qu'avez-vous ?

BONNICHON.
J'ai la venette.

CAMUZOT.
La venette ?

BONNICHON.
Avec tous ses accompagnemens.

CAMUZOT.
Pauvre garçon !

BONNICHON.
Oh ! les femmes ! les femmes !

CAMUZOT.
Il s'agit de femmes ? Ah ! grand libertin !

BONNICHON.
Appelez-moi polisson... vous en avez le droit... Tous les jours elle passait devant l'hôtel du Paon, une gargotte où je logeais à Bastia... Je la suivais, je lui offrais mes hommages, je lui offrais du tabac... Elle refusait tout... Ce désintéressement me flattait... Un soir... (Voyez à quoi tient la destinée humaine !) un soir, c'était entre onze heures et minuit, j'étais tracassé par les cousins, et je sortis de ma demeure avec la ferme résolution d'aller me promener... Cette jeune veuve se promenait de son côté... Nous étions seuls avec la lune, qui ne regardait pas... Je ne sais si vous êtes comme moi, mais cette planète me rend très folâtre... Je lui prends la taille... à la veuve; elle me laisse prendre, et nous nous mettons à parler politique, nous nous entendions parfaitement, il n'y a que sur les finances que nous n'étions pas d'accord... La discussion s'échauffait, lorsqu'elle s'arrête en me disant : Bonsoir, je suis chez moi. Elle ouvre une porte, je me glisse comme un reptile, et me voilà dans la maison ! Elle crie, elle s'emporte, et, dans sa fureur !.. elle m'invite à souper.

CAMUZOT.
Après
BONNICHON.
Appelez-moi polisson... Elle avait un gigot et me salade. A peine avais-je retourné ce légume, qu'on frappe, on le nomme l'huïs... l'huïs, la porte. O ciel ! s'écrie Angela, c'est mon frère ! — Quel frère ? vous ne m'en avez jamais parlé ! — C'est lui ! Comment faire ? — Eh bien ! faites-le entrer, et

il y a encore du gigot. — Mais, vous ne le connaissez pas, c'est un tigre, et voyant un homme chez moi, à cette heure, il vous tuerait !.. — Fichtre !.. procurez-moi un cabinet. — Point de cabinet... dans un coin, une baignoire, je m'y plonge... Le frère entre... il trouve sur la table ma bourse et mon chapeau... il les met dans sa poche; il jure, il écume, il tire son poignard... Moi, je grelottais dans ma cuve... avec ça qu'on ne l'avait pas volée... Enfin, le frère s'éloigne. Je m'élançai par la fenêtre. L'assassin me guettait au passage... il me frappe par derrière, et je reçois une blessure mortelle... dans ma redingote; elle y est encore...

(Il se retourne et on voit sa redingote fendue du haut en bas.)

THÉODORE.
C'est un accroc... Et l'on ne vous a pas raccommoqué ?

BONNICHON.
On ne se raccommode pas en Corse !

CAMUZOT.
Laisse-le donc achever !

BONNICHON.
Bref ! je rentrai chez moi tout en eau... J'ai été quinze jours à me sécher... Au bout de ce laps, je m'aventure à sortir de ma tanière... j'ouvre... et qu'est-ce que je vois ? Un papier fiché dans ma porte avec un poignard !.. un papier ainsi conçu : « Je te poursuivrai partout comme ton ombre... » Je cours au rivage, je me jette dans une nacelle avec cent cinquante passagers, et je fais voile pour la France...

CAMUZOT.
Enfin, te voilà, tu n'as pas de mal ?..

BONNICHON.
Je n'ai pas eu le temps de les faire.

Act. Il me faudra quitter l'empire.

Vers mon pays, soudain, j'ai pris la fuite,
Mais, suis-je, hélas ! à l'abri du danger ?
Je crois toujours le voir à ma poursuite,
Armé d'un fer et prêt à m'égayer.
J'en ai perdu le boire et le manger.
Sur tous les murs, je crois voir sa main blême,
Avec du sang écrire mon destin,
Comme autrefois, dans un fameux festin,
Plus malheureux que Balthazar lui-même,
Car il mangeait, et, moi, je n'ai pas faim.

CAMUZOT.
Comment ! tu penses qu'il te poursuivrait jusqu'ici... Au fait, ça ne m'étonnerait pas... Ces Corses !.. la Vendetta !

THÉODORE.
A la place de M. Bonnichon, je ne serais pas tranquille !

CAMUZOT.
A la vérité, on peut prendre ses précautions. Tu le connais, tu as vu sa figure ?

BONNICHON.
Mais, non, je n'ai rien vu au fond de ma baignoire... et puis, la nuit, la frayeur...

THÉODORE.
Vraiment, vous ne pourriez pas le reconnaître?

BONNICHON.
Je ne le reconnaîtrais pas en mille.

CAMUZOT.
Alors, c'est plus dangereux!

THÉODORE.
C'est extrêmement dangereux!

BONNICHON.
Vous croyez? Voilà la venette qui me reprend.

THÉODORE, à part.
Est-il poltron! Si je pouvais...

BONNICHON.
Je suis très absorbé, au point que je n'ai pas encore demandé des nouvelles de ma sœur Suzanne... Je vais l'embrasser sur le front.

THÉODORE.
Elle n'y est pas; elle est allée se distraire de votre absence chez sa tante Grandin.

BONNICHON.
Et votre fille, beau-père, je lui ai fait tout à l'heure un accueil assez tiède... Elle a dû me trouver tiède!..

CAMUZOT.
Mon Dieu! que je suis fâché que tu sois allé en Corse!

BONNICHON.
Allons la rejoindre, beau-père; je désire l'embrasser sur le front.

CAMUZOT.
Allons, mon ami, allons... Je ne crois pas aux pressentimens, mais, si j'y croyais...

ENSEMBLE.

Air. Demain, nous pourrions repandre.

Oui, rendons-nous auprès d'elle,
Ça te donnera du cœur :
La présence d'une belle
N'inspire pas la frayeur.

BONNICHON.
Oui, rendons-nous auprès d'elle,
Ça calmera ma frayeur :
La présence d'une belle
Me donne toujours du cœur.

THÉODORE, à part.
Ils vont se rendre auprès d'elle;
Son retour fait mon malheur.
Quelle contrainte cruelle!
Il faut cacher ma douleur.

(Camuzot et Bonnichon sortent à gauche.)

SCÈNE VI.

THÉODORE, puis GIRAUD.

THÉODORE.

Et moi, qui avais la bonhomie de m'appitoyer sur son sort!.. Un coureur, qui se promène au clair de la lune... et il m'enlèverait Lucile... Oh! je voudrais connaître son ennemi!.. je voudrais... C'est vrai... on est naturellement mou-

ton... et puis, il arrive une circonstance... on devient chacal... Et à qui la faute?..

GIRAUD, entrant à gauche.

On m'a dit : Auprès de la terrasse!.. Ah! ce jeune homme pourra sans doute... Monsieur?.. (Reconnaissant Théodore.) Eh mais! c'est lui-même!..

THÉODORE.
Adolphe!

GIRAUD.
Ce cher Théodore!

(Ils se serrent la main.)

THÉODORE.
Comment, c'est toi! et par quel hasard?

GIRAUD.
Ce n'est pas un hasard... je te cherchais... Quand tu as quitté Paris, il y a trois ans, ne m'as-tu pas écrit que tu étais placé à Beaucaire, chez un certain M. Bonnichon, fabricant de costumes... J'ai retenu l'adresse, et me voilà...

THÉODORE.
C'est bien gentil de ta part!.. Et tu vas rester ici quelque temps?

GIRAUD.
Mieux que cela, mon ami, je viens m'y établir, peut-être m'y marier.

THÉODORE.
T'y marier!.. et avec qui?

GIRAUD.
Je suis forcé d'être discret, attendu que je l'ignore moi-même... C'est un projet de mon oncle... Je me suis arrêté chez lui en passant, et il m'a parlé d'une jeune personne de Beaucaire, un trésor, à ce qu'il prétend.

THÉODORE.
Un trésor! Pourvu que ce ne soit pas M^{lle} Camuzot!

GIRAUD.
Ah! ah! Monsieur est amoureux! Ma foi, mon cher, malgré mes instances, mon oncle a refusé de me la nommer... il veut s'assurer d'abord qu'il n'y a pas d'obstacles... Tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'elle est la sœur d'un de ses correspondans.

THÉODORE.
La sœur!.. ça me rassure... Lucile n'est pas la sœur de son père.

GIRAUD.
En tous cas, si les renseignemens son favorables, il doit me l'écrire aussitôt... J'attends une lettre de lui.

THÉODORE.
Tant mieux, mon ami, marie-toi, reste avec nous... Pour mon compte, j'en serai enchanté... (Tristement.) Nous rirons, tu me consoleras.

GIRAUD.
Te consoler!.. Tu as des chagrins?

THEODORE.
Cuisans, mon ami, cuisans... au point que j'ai déjà été tenté de me jeter dans le Rhone, qui coule sous ma fenêtre... (Il montre la maison

de Bonnichon.) là... derrière le magasin... Je n'ai été retenu que par l'espérance... et par la balustrade.

GIRAUD.

Je comprends, des peines d'amour. Tu n'es donc pas aimé?..

THÉODORE.

Si fait... Je suis chéri.

GIRAUD.

Et tu te plains?

THÉODORE.

Pas d'elle, c'est le père qui m'ennuie.

GIRAUD.

Il te la refuse?

THÉODORE.

Non... il la donne à un autre... à mon patron... M. Bonnichon.

GIRAUD.

Il faut s'y opposer.

THÉODORE.

Comment?

GIRAUD.

Je n'en sais rien... mais, si je peux te servir, je te suis tout dévoué... Je n'ai pas oublié que dans le temps, quand je faisais mon droit, tu m'as tiré de plus d'une mauvaise affaire... Tu avais toujours de l'argent pour deux.

THÉODORE.

Et toi, de la gaité.

GIRAUD.

Nous partageons.

THÉODORE.

Je vois que tu es encore le même, jovial et farceur.

GIRAUD.

Farceur!.. veux-tu te taire!.. Moi, un homme grave, un homme de loi!

THÉODORE.

Ah! tu es homme de loi?

GIRAUD.

De profession, mais pas de caractère... C'est ce qui m'a fait du tort... au ministère de la justice, où j'étais employé... J'ai commis certains couplets contre mon chef de division.

THÉODORE.

Des couplets spirituels?

GIRAUD.

De l'esprit de justice... Voilà pourquoi on m'a puni... on m'a relégué au diable, avec une place médiocre... Greffier du juge d'instruction en Corse, à Bastia.

THÉODORE.

A Bastia!

GIRAUD.

J'en arrive... Ne pouvant obtenir mon changement, j'ai donné ma démission, et j'espère bientôt être nommé à Beaucaire au même emploi... aux mêmes fonctions!

THÉODORE.

Act: Ces postillons, etc.

Au même emploi, comment, pas davantage?

GIRAUD.

Ça me suffit... A quoi bon me presser? L'ambition ne va guère à mon âge.

THÉODORE.

Raison de plus pour t'avancer, Ce sont ceux-là qu'on devrait avancer.

GIRAUD.

Oui, je l'aurais mérité, sans reproche; Mais le plaisir gagne à ce changement; De ses amis lorsque l'on se rapproche, C'est de l'avancement.

THÉODORE.

Comment! tu viens de la Corse?... de Bastia? C'est drôle, cette contrée jouit d'une réputation.

GIRAUD.

Mauvais pays pour les juges!.. ils n'ont pas le temps d'y dormir... J'étais toujours en campagne, et puis exposé à des haines, à des vengeances... au point que je ne sortais pas sans être armé... Tiens, j'ai encore sur moi...
(Il tire un poignard de sa poche.)

THÉODORE, le prenant.

Un poignard!.. Oh! quelle idée! Prête-le-moi!

GIRAUD.

Que diable veux-tu en faire?

THÉODORE.

Sois tranquille... un usage innocent... (Il regarde dans la maison de Camuzot.) Ah! mon Dieu! voici déjà M. Bonnichon!

(Il tire son carnet et en déchire une feuille.)

GIRAUD.*

Ton rival!.. Je lui déclare la guerre... Montre-le-moi.

THÉODORE, lui indiquant.

Tiens! le voilà avec M. Camuzot... C'est une oie!

GIRAUD.

Lequel?

THÉODORE, occupé à écrire.

Tous les deux.

GIRAUD.

Et ce petit qui est si laid?

THÉODORE.

C'est le beau-père.

GIRAUD.

Des figures qui promettent.

THÉODORE, clouant ce qu'il vient d'écrire avec le poignard sur la porte de Bonnichon.

Voilà la chose!

GIRAUD.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça?

THÉODORE.

Viens... laissons-les, tu sauras tout.

(Ils sortent par le fond au moment où Camuzot entre avec Bonnichon.)

SCÈNE VII.

CAMUZOT, BONNICHON.

BONNICHON.

Oui, beau-père, je suis ravi!.. Votre fille ne m'a pas dit grand'chose... je l'ai même trouvée un peu froide, mais je ne déteste pas cette température... En somme, je suis mieux, je me sens plus serein.

CAMUZOT.

Tu le seras toujours avec ma fille... Je devrais te la refuser après tes fredaines... mais j'ai un faible pour toi... (A part.) Il est si riche! (Haut.) Et si tu m'en crois, nous hâterons la noce.

BONNICHON.

Vous êtes pressé?

CAMUZOT.

Tu ne l'es donc pas, toi, grand drôle?

BONNICHON.

Si fait... et cependant...

CAMUZOT.

Quoi?

BONNICHON.

Je fais une réflexion assez neuve... Quand il y a deux femmes dans un ménage, il y en a toujours une de trop, et quelquefois même...

CAMUZOT.

Ah ça! aurais-tu l'intention d'en épouser une seconde?

BONNICHON.

Demandez-moi tout de suite si je veux aller aux galères... j'aime mieux ça... Il s'agit de ma sœur... de ma sœur Suzanne, qui demeure avec moi... Je lui ai promis de la marier la première, c'est convenu... J'avais d'abord songé à Théodore, mon commis, qui m'est très attaché... Mais le drôle s'est mis dans la tête de rester garçon.

CAMUZOT.

Lui?.. Tu crois?..

BONNICHON.

Il me l'a déclaré avec énergie.

CAMUZOT, à part.

S'il savait!.. Ne le contrarions pas!..

BONNICHON.

Cet incident fâcheux me cause le plus grand plaisir... J'ai trouvé mieux, beaucoup mieux... Avant mon départ pour Bastia, j'ai reçu une lettre de mon ami Giraud de Marseille... Vous savez, Giraud?..

CAMUZOT.

Ah! Giraud... Je ne connais pas.

BONNICHON.

Vous ne connaissez pas Giraud?.. Voici sa lettre. (Il tire une lettre et lit.) « Mon cher Bonnichon, si ta sœur est encore libre au reçu de la présente, je te demande sa main pour mon neveu, un charmant garçon qui sera mon héritier... Je ne l'ai prévenu de rien, en cas de refus, et j'attends ta réponse pour lui parler de ce mariage. »

CAMUZOT.

Et tu as répondu que tu acceptais?

BONNICHON.

Avec volupté... Ainsi, le neveu va venir, et nous nous marierons tous ensemble... une fournée conjugale!

CAMUZOT.

A la bonne heure!.. Mais, en attendant, on peut toujours préparer le contrat...

BONNICHON.

On le peut.

CAMUZOT.

Vois-tu, Bonnichon, tous ces retards me taquinent... S'il t'arrivait malheur...

BONNICHON.

Comment, beau-père, vous pensez encore à ça?.. Je vous trouve puéril... Moi, c'est fini... Regardez... je ris de ma frayeur, je la tourne au comique.

CAMUZOT.

Tu as peut-être raison... Au surplus, je ne crois pas aux pressentimens, mais, si j'y croyais!.. Je cours chez le notaire.

BONNICHON.

Moi, je vais visiter mes lares... Sans adieu, beau-père! (Il va pour entrer chez lui.)

CAMUZOT.

Au revoir, mon gendre!

BONNICHON, à la porte.

Ah! grands Dieux!

CAMUZOT, revenant.

Qu'est-ce que c'est?

BONNICHON.

Ce poignard!.. Comme à Bastia!

(Il détache le poignard.)

CAMUZOT.

Un poignard!

BONNICHON.

Avec un papier!.. (Lisant.) « Je te suivrai partout comme ton ombre. » Le même style!

(Il chancelle.)

CAMUZOT, le soutenant.

Eh bien!.. Qu'est-ce qui te prend?

BONNICHON.

Je m'éroule... je m'éroule... Je pêche par la hase...

CAMUZOT.

Voyons, mon ami, ne t'éroule pas. (A part.) Tâchons de le rassurer. (Haut.) Nous sommes seuls, tu n'as rien à craindre.

BONNICHON.

Mais, beau-père, ce papier...

CAMUZOT.

Ne signifie rien... Car, enfin, si cet homme se contente de te suivre comme ton ombre... c'est gênant... mais c'est supportable.

BONNICHON.

Vous croyez qu'il aura passé la mer pour me suivre comme un caniche... et que je lui serai porter ma canne... Et ce poignard, c'est le se-

cond, sans compter la réserve... Le monstre est à la tête d'un arsenal.

CAMUZOT.

Tu exagères... tu exagères... D'ailleurs, est-ce bien lui? rien ne prouve jusqu'à présent...

BONNICHON.

Rien ne prouve!.. Vous êtes charmant! rien ne prouve... Mais ce poignard a reçu le jour en Corse... lisez plutôt... (Il lui montre la lame.) Barbaro, coutelier, à Bastia.

CAMUZOT.

C'est, ma foi, vrai!.. Plus de doute, il est ici!..

BONNICHON.

Il y est, le brigand!.. peut-être pas bien loin, avec un troisième poignard... et d'un moment à l'autre il peut se glisser dans mes alentours et m'enfoncer...

THÉODORE, qui est accouru par le fond, sur les derniers mots*.

C'est moi!

BONNICHON et CAMUZOT, poussant un cri.
Ah!

SCÈNE VIII.

LES MEMES, THÉODORE.

CAMUZOT.

Petit malheureux! Il m'a donné une secousse!

BONNICHON.

J'ai cru que c'était lui!

THÉODORE.

Qui? lui.

BONNICHON.

Tu le sauras.

THÉODORE, à part.

Le poignard a fait son effet.

CAMUZOT**.

Puisque voilà Théodore, je te quitte, je vais où je t'ai dit.

THÉODORE.

Beau-père, une idée, si vous poussiez jusque chez le commissaire de police?

CAMUZOT.

Au fait, nous n'y pensions pas, la police...

BONNICHON.

Dites-lui que son œil m'est nécessaire, avec des gendarmes, et que si on me laisse tuer, je m'en plaindrai dans les journaux.

CAMUZOT.

Je cours!

BONNICHON***.

Pendant ce temps-là, je vais me cacher derrière onze portes avec des serrures Fichet... Je n'ouvre à personne.

* Bonnichon, Théodore, Camuzot.

** Bonnichon, Camuzot, Théodore.

*** Camuzot, Bonnichon, Théodore.

CAMUZOT.

Eh bien! et moi, j'aurai besoin de te voir.

BONNICHON.

C'est juste... Tenez, beau-père, voilà ma clé... je vous la confie... Ne la prêtez qu'à vous-même... (Il lui donne sa clé.)

CAMUZOT, la prenant.

Tu connais ma prudence... Allons, mon genre, du sang-froid, morbleu! du sang-froid!

BONNICHON.

Le mien est glacé... Je vais faire un peu de feu... (Camuzot sort par le fond.)

SCÈNE IX.

BONNICHON, THÉODORE.

THÉODORE, le retenant.

Un instant, patron... Je venais vous dire...

BONNICHON.

Encore!.. quoi!.. voyons... dépêchez...

THÉODORE.

Un étranger qui vous demande.

BONNICHON.

Un étranger!

THÉODORE.

Que j'ai rencontré chez le coutelier du coin.

BONNICHON.

Chez le coutelier!..

THÉODORE.

J'y allais pour faire repasser mon canif... Un inconnu marchandait quelque chose...

BONNICHON.

Quoi? Un poignard, peut-être?

THÉODORE.

Je n'ai pas fait attention... Mais il s'informait de vous, et, en me voyant, on lui a dit: Tenez, voilà son commis... Alors, il me demande: M. Bonnichon est-il chez lui?

BONNICHON.

Et tu réponds...

THÉODORE.

Il doit y être... Si vous voulez, je vais vous conduire.

BONNICHON.

Animal! c'est une réponse de commissionnaire.

THÉODORE.

Et il ajoute: C'est inutile, je sais où il demeure.

BONNICHON.

Infâme! tu m'as vendu! tu as livré ton maître!.. L'histoire te flétrira!..

THÉODORE.

Moi, patron, qui vous suis si dévoué!

BONNICHON.

Mais, malheureux! cet inconnu, c'est lui, c'est lui-même.

THÉODORE.

Mais, qui donc? lui.

BONNICHON.
 Mon ogre de Corse !.. il est ici !.. Je l'ai reconnu à ses petites affiches... Il a dégradé ma clôture avec ses instrumens.

THÉODORE.
 Il serait possible !

BONNICHON.
 Voilà son poignard !.. Je le garde... c'est toujours un de moins !

THÉODORE.
 Mais l'homme dont je vous parle vient pour affaires.

BONNICHON.
 C'est un piège grossier !

THÉODORE.
 Et puis il a l'air si doux, si bon enfant !

BONNICHON.
 Voilà l'écorce !.. voilà l'écorce de ces gens-là !

THÉODORE.

A la du vaudeville des Frères de lait.

Vous vous trompez, patron, soyez tranquille,
 Oui, ses projets doivent vous rassurer.
 Il vient, je crois, s'établir en cette ville,
 Dans le commerce, enfin, il veut entrer.

BONNICHON.
 Dans le commerce, il dit qu'il veut entrer,
 Pour l'abuser, le drôle a su te faire
 Un calembourg des plus outrecuidans,
 A son poignard, je vois de quelle manière
 Il veut entrer dans le corps des marchands.

Rentrons, le grand air m'indispose.

THÉODORE, à part.

Diable ! empêchons-le !.. (Haut, le retenant.)
 Gardez-vous-en bien !.. ce serait une imprudence !.. Vous êtes moins en sûreté chez vous que partout ailleurs.

BONNICHON.
 Je goûte peu ce paradoxe.

THÉODORE.
 Si vous rentrez, vous êtes perdu !

BONNICHON.
 Mais, si je reste, je suis mort.

THÉODORE.
 La peur vous égare... Admettons que ce soit votre ennemi, il va s'embusquer à votre porte... vous n'oserez recevoir personne... il faudra donc vous calefauter chez vous toute la vie.... C'est absurde !

BONNICHON.
 Et malsain, je ne dis pas non.

THÉODORE.
 Tandis que dehors, qu'est-ce que vous risquez ? Il ne vous a pas vu, il ne peut pas vous reconnaître.

BONNICHON.
 Au fait, il ne me connaît pas... Si j'allais rejoindre ma sœur chez sa tante Grandin ?.. il ne viendrait pas me chercher là !

THÉODORE.
 J'aperçois mon homme.

(Giraud entre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GIRAUD, qui reste au fond.

BONNICHON.
 Déjà ! Ne me quitte pas !

THÉODORE, bas.
 Laissez-moi faire !.. (A Bonnichon, en élevant la voix.) Mais, Monsieur, il est inutile de m'importuner davantage.... Je vous répète que M. Bonnichon n'est pas chez lui !.. qu'il est absent pour trois mois, peut-être plus.

BONNICHON, à part.
 C'est adroit !.. mais j'ai toujours peur !

THÉODORE, de même.
 En vérité, c'est une persécution, et je vous déclare qu'à l'avenir la porte vous sera fermée ! (Il va à la porte.)

BONNICHON, à part.
 Décidément, j'aime mieux rentrer chez moi.

THÉODORE.
 Hermétiquement fermée... (Il rentre et ferme la porte au nez de Bonnichon qui l'a suivi.)

SCÈNE XI.

GIRAUD, BONNICHON.

BONNICHON.
 Je suis pincé !.. Ayons l'air de m'en aller, comme si je m'en allais ! (Il fredonne.) Tra, la, la.

GIRAUD.
 Monsieur !
 BONNICHON, Pévitant.
 Tra, la, la, la, la !

GIRAUD, plus fort.*
 Monsieur !
 BONNICHON.
 Monsieur !

GIRAUD.
 Un mot, s'il vous plaît.
 BONNICHON.

Pardon, je dine en ville... je suis très pressé.

GIRAUD.
 Un seul mot. (Bonnichon continue à fredonner en redescendant la scène avec Giraud.) N'ai-je pas entendu prononcer tout à l'heure le nom de Bonnichon ?

BONNICHON.
 En effet !.. j'allais le voir... mais il n'est pas chez lui, il est absent.

GIRAUD.
 Vous paraissiez en douter ?

* Écoutez Giraud.

BONNICHON.

Du tout, au contraire.

GIRAUD.

Moi, j'en doute, Monsieur, je suis même persuadé!...

BONNICHON.

Pardon, je dine en ville.

(Mouvement de sortie.)

GIRAUD, le retenant.

Désolé de vous retenir!.. mais, plus je vous regarde... Vos traits ne me sont pas inconnus.

BONNICHON, le regardant en face, à part.

Oh! ciel! j'ai vu ce masque en Corse!..

GIRAUD.

Nous avons dû nous rencontrer ailleurs.

BONNICHON.

Possible!.. à Londres, à Francfort, à Berlin...

GIRAUD.

Non, j'aurais cru que c'était à Bastia, il y a une quinzaine de jours.

BONNICHON, à part.

C'est lui!... Et mon dos qui est déchiré!.. Cachons-lui cette ouverture.

(Il fait face à Giraud pendant toute la scène.)

GIRAUD.

Vous ne vous rappelez pas?

BONNICHON.

A Bastia?.. Où prenez-vous Bastia?.. En Bavière?

GIRAUD.

Vous n'y êtes donc jamais allé?

BONNICHON.

Jamais! cette commune est de l'hébreu pour moi.

(Mouvement de sortie.)

GIRAUD, le retenant.

Monsieur habite Beaucaire?

BONNICHON.

Passager! simple passager! Je réside habituellement à Cracovie... mais des intérêts commerciaux...

GIRAUD.

Avec M. Bonnichon... sans doute! Au fait, puisque vous le connaissez... quel homme est-ce?

BONNICHON.

Bonnichon?.. peuh!... un petit gros qui porte lunettes... pas joli... (A part.) Je l'abuse!

GIRAUD.

Vous êtes son ami, peut-être?..

BONNICHON.

Moi, son ami!... Si vous saviez l'embarras où il m'a fourré... c'est un polisson... et si je le rencontrais... je lui dirais... (Il fait des gestes menaçans.) mais nous ne nous rencontrons jamais.

GIRAUD.

Vous le détestez? Touchez-là, Monsieur.

BONNICHON, lui serrant la main.

Trop d'honneur!

GIRAUD.

Quelle que soit votre haine, elle ne peut égaler la mienne... c'est du sang qu'il y a entre nous.

BONNICHON.

Pardon! je dine en ville! (Fausse sortie.)

GIRAUD, le retenant.

Ah! c'est que vous ne savez pas quel outrage... Ma sœur, ma propre sœur, qu'il a séduite...

BONNICHON, vivement.

Ça n'est pas vrai!

GIRAUD.

Pas vrai?

BONNICHON.

Semblable... vous ne me laissez pas achever... Ça n'est pas vraisemblable.

GIRAUD.

Cela est pourtant... Je l'ai surpris la nuit... je l'ai frappé... et sans ses vêtements qui l'ont protégé... là, par derrière...

(Il veut lui indiquer l'endroit avec sa main.)

BONNICHON, se débattant.

Vous me chatouillez!.. ah! mais vous me chatouillez!..*

GIRAUD, lui prenant le bras.

Mais, tôt où tard, j'accomplirai ma vengeance.

AIR : Soldat français.

Il ne saurait m'échapper cette fois,
Voyez ce fer qu'à lui seul je réserve.

BONNICHON, à part.

C'est son poignard numéro trois,
Ah! de ses coups que le ciel me préserve!

GIRAUD.

Que n'est-il là? que ne puis-je, à l'instant,
Exécuter l'arrêt qui le condamne!
Le voir pâlir et lui percer le flanc!
Est-il au monde un plaisir plus piquant?

BONNICHON, à part.

Ah! quel horrible coq-à-l'âne!

SCÈNE XII.

LES MÉMES, THÉODORE.

THÉODORE, accourant.

M. Bonnichon!.. M. Bonnichon!.. on vous demande au magasin.

GIRAUD, furieux et levant son poignard.)
Bonnichon!

BONNICHON.

Malheureux!.. tu m'as perdu!

(Il fait passer Théodore entre lui et Giraud, et se précipite dans sa maison, dont il ferme la porte.)

* Giraud, Bonnichon.

SCÈNE XIII.

GIRAUD, THÉODORE.

GIRAUD et THÉODORE, rient tout bas.

Ah! ah! ah! ah!

THÉODORE.

Il paraît que ça marche!

GIRAUD.

Il a une peur magnifique! Mais, sais-tu que je me suis prêté bien légèrement à cette plaisanterie? Moi, qui viens ici pour m'établir, pour me marier... je débute par une folie... Mais, enfin, quel est ton but?

THÉODORE.

De forcer M. Bonnichon à quitter cette ville... et je le connais, demain, il prendra la poste... il fera une absence de quelques mois; sa santé y gagnera, et mon amour aussi. Pendant son voyage, je ferai bien du chemin.

GIRAUD.

Je le souhaite; mais, à présent, qu'il est enfermé chez lui, du diable si tu l'en fais sortir!

THÉODORE.

C'est vrai, pour le tirer de là, il faudrait une machine de la force de trois cents chevaux.

SCÈNE XIV.

GIRAUD, CAMUZOT, THÉODORE, puis BONNICHON, sur le balcon.

CAMUZOT, entrant par le fond.

Ah! c'est horrible! c'est épouvantable!... Comme les malheurs arrivent, mon Dieu!

THÉODORE.

Qu'est-ce qu'il y a, M. Camuzot? vos traits sont émus.

CAMUZOT.

Ah! c'est toi!.. (A Giraud.) Monsieur, je suis le vôtre... Où est Bonnichon?

THÉODORE.

Chez lui, à ce que je crois... Il est rentré... mais j'ai été faire une course, et à mon retour, j'ai trouvé Monsieur qui venait lui parler d'affaires... Nous frappons depuis un quart-d'heure.

CAMUZOT.

Et on ne répond pas?... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!... Tu as eu tort de le laisser seul... Je ne crois pas aux pressentimens, mais, si j'y croyais, après l'événement lugubre que j'ai appris tout à l'heure...

THÉODORE.

Quel événement?

CAMUZOT.

J'étais chez le commissaire, lorsqu'on est venu déclarer qu'on avait vu flotter sur le Rhône un corps... un cadavre... puisqu'il faut dire le mot.

THÉODORE.

Un cadavre humain?...

CAMUZOT.

Imbécille!... si c'était un rat, ça donnerait très peu d'inquiétude... mais c'est un homme, on l'a reconnu.

THÉODORE.

On l'a reconnu?

CAMUZOT.

On a reconnu que c'était un homme... Certainement ce n'est pas lui, ça ne peut pas être lui... mais, enfin, dans la position où il est... ce poignard... ce Corse... ces menaces de mort... Avec ça que ses fenêtres coulent sous le fleuve... non, c'est le fleuve qui coule... Je suis si bouleversé!

THÉODORE.

Et moi donc!

CAMUZOT.

Tu es sûr que personne ne s'est introduit dans la maison?

THÉODORE.

Dame! je ne pense pas.

BONNICHON, paraissant sur le balcon; il a un costume d'Arménien, et porte une barbe postiche.

Il est toujours là... J'espérais m'échapper sous ce déguisement.

CAMUZOT.

En tous cas, la police est prévenue.

GIRAUD, à part.

La police!.. Diable! ça devient sérieux...

CAMUZOT.

Les gendarmes, tout le monde est sur pied.

BONNICHON.

Excellent beau-père!

THÉODORE.

Mon Dieu! il est peut-être dans sa chambre, bien tranquille.

CAMUZOT.

Oh! ce que c'est que l'émotion... J'oubliais qu'il m'a laissé sa clé... Nous pouvons entrer.

BONNICHON, effrayé.

Il parle d'entrer!

CAMUZOT.

Venez, Messieurs, franchissons le seuil.

(Il ouvre la porte.)

BONNICHON, donnant les marques de la plus grande frayeur.

Il va l'introduire!

THÉODORE.

Nous vous suivons!

BONNICHON.

Et Théodore qui s'en mêle aussi!

GIRAUD, à Camuzot qui veut le faire entrer le premier.

Après vous, je vous en prie.

CAMUZOT.

Non, Monsieur, je n'en ferai rien.

BONNICHON.

Fais-lui des politesses, exécration ganache!

CAMUZOT, entrant le dernier.

J'ai d'affreux pressentimens!

SCÈNE XV.

BONNICHON, sur le balcon, puis LUCILE.

(L'orchestre exécute l'air de GARDE A VOUS en sourdine. — Demi-nuit à la rampe.)

BONNICHON.

Ils sont entrés, ils vont venir... Me voilà entre

un poignard et un premier étage!... Si j'avais prévu ça! j'aurais appris à me jeter par la fenêtre... On néglige trop les exercices du corps... Dieu! je les entends!... Ils montent l'escalier... Ça me décide... tâchons de ne pas tomber sur la tête...

(Il enjambe le balcon et se dispose à descendre.)

LUCILE, sortant de chez elle.

Il est déjà tard, voici la nuit, et mon papa ne rentre pas... (Apercevant Bonnichon qui descend du balcon.) Ah! mon Dieu! un inconnu qui descend de ce balcon!... Ce ne peut être qu'un voleur... (Criant.) Au secours! au voleur!

BONNICHON, suspendu en l'air.

Ah! la soite! ah! la malheureuse!

LUCILE, criant toujours.

Au voleur! au voleur!

SCÈNE XVI.

BONNICHON, LUCILE, PEUPLE et GENDARMES accourant par le fond, puis CAMUZOT sortant de la maison de Bonnichon.

CHOEUR.

Air : Venez donc avec nous.

Il faut qu'on ait commis
Quelque vol effroyable,
Courons tous, mes amis,
Par nos soins rémis,
Que le voleur soit pris!

(On aperçoit Bonnichon, et on l'indique aux gendarmes qui entrent.)

Mais, tenez, voilà le coupable!
Oui, c'est bien un larron.
Puisqu'il descend de ce balcon.

(Bonnichon saute à terre en ce moment.)

LE BRIGADIER, l'arrêtant.

Ici, je vous arrête.

BONNICHON.

Mais, Monsieur, c'est fort bête!
Gendarmes, c'est fort bête.
Je suis très innocent.

CHOEUR.

Ah! ne soit pas récalcitrant!
Marche à l'instant
Et vivement!
Allons!

Il faut qu'il ait commis
Quelque vol effroyable,
Regardez, mes amis,
Comme il a l'air surpris!
Enfin, le voilà pris!
Nous tenons le coupable,
Car ce n'est qu'un larron
Qui descend d'un balcon.

(Pendant ce chœur, Bonnichon se débat et cherche à s'échapper.)

CAMUZOT, entrant.*

Que se passe-t-il donc?

*Lucile, Bonnichon, Camuzot.

LUCILE.

Mon père, c'est un homme qu'on vient d'arrêter au moment où il descendait de cette fenêtre.

CAMUZOT.

Gendarmes, tenez-le bien, c'est lui qui a fait le coup.

BONNICHON, contrefaisant sa voix.

Quel coup?

CAMUZOT.

Bonnichon a disparu.. Bonnichon est mort, et voilà son assassin!

BONNICHON, gouaillant.

Moi?

CAMUZOT.

Oui, toi, scélérat... Ce corps flottant sur le Rhône... c'est toi qui l'y as jeté... tu l'auras précipité par la fenêtre.

BONNICHON, de même.

Moi?

CAMUZOT.

Oui, toi! Tenez, il est encore armé... ce poignard à sa ceinture!..

LE BRIGADIER, lui ôtant le poignard.

En effet!.. (Lisant sur la lame.) Bastia... un poignard corse!

CAMUZOT.*

J'en étais sûr..... Nie-le donc, à présent!... nie-le!..

BONNICHON.

Vous radotez... et d'un mot je vais vous faire tomber à mes genoux.

CAMUZOT.

Voyons donc ça, mon prince, voyons donc ça!..

BONNICHON, voyant entrer Giraud.

Ah! mon vampire!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GIRAUD, suivi de THÉODORE**.

CAMUZOT.

Eh bien! seigneur, parlerez-vous?

BONNICHON, après quelque hésitation.

Que Bonnichon soit mort... ce n'est pas le moment de vous contrarier là-dessus.

CAMUZOT.

Il avoue son crime!

BONNICHON.

Mais, l'auteur de la chose, je vous le dénonce, je me fais délateur... (Indiquant Giraud et se réfugiant derrière un gendarme.) Guerrier, empoyez-moi ce gaillard-là!

TOUS.

Lui!

BONNICHON, à part.

S'ils pouvaient m'en débarrasser!

LE BRIGADIER, à Giraud.

Monsieur, vous êtes étranger à cette ville?

GIRAUD.

Oui, Monsieur.

*Lucile, Camuzot, Bonnichon.

**Lucile, Camuzot, Bonnichon, Giraud, Theodore.

LE BRIGADIER.

Vos papiers ?

GIRAUD, les lui donnant.

Les voilà !

LE BRIGADIER, après avoir lu.

Pardon, Monsieur, mille pardons... Mais, vous comprenez que nous sommes obligés...

GIRAUD.

C'est trop juste !

BONNICHON, à part.

Il intimide même la maréchaussée !

LE BRIGADIER, à Bonnichon.

Et vous, prévenu, qui êtes vous ?

BONNICHON.

Je suis... mal à mon aise.

LE BRIGADIER.

Ce n'est pas un nom, ça !

BONNICHON.

C'est mon état.

THÉODORE, bas, à Girand.

C'est lui !... il a un costume du magasin.

LE BRIGADIER.

Vous refusez de répondre... marchons !

BONNICHON, exaspéré.

Eh bien ! oui, marchons !... Traînez-moi dans les cachots, mettez-moi à la Bastille... ou sur son emplacement, j'y serai plus libre qu'ici ; surtout, Gendarmes, gardez-moi bien !... je compte sur vous pour me sauver.

LE BRIGADIER.

Oui, comptez là-dessus !

GIRAUD, qui s'est approché de Bonnichon.

Nous nous reverrons. Espérance, confiance.

BONNICHON.

Je vois venir le pèlerin.

CHOEUR.

AIR : Plus de peines, plus d'alarmes.

Quelle triste aventure !

Mais, rendons grace au ciel

De l'heureuse capture

De ce grand criminel.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon. Un bureau à gauche, derrière lequel un fauteuil appuyé à la coulisse. Au fond, des banquettes pour les témoins. Porte au fond et deux portes latérales ; celle de gauche, au second plan, celle de droite, au premier.

SCÈNE I.

CAMUZOT et LUCILE, introduits par un garçon de bureau.

CAMUZOT, au garçon.

Merci, Monsieur, infiniment obligé. (Le garçon sort.) Tu vois, ma fille, les égards qu'on a pour nous ?

LUCILE.

Mais, où sommes-nous donc, papa ?

CAMUZOT.

Dans le cabinet du juge d'instruction, et ce n'est pas sans un frisson intérieur que j'aborde ce local... (Avec emphase.) C'est ici, ma fille, que l'on fouille l'âme et, quelquefois, la poche des accusés jusque dans leurs replis les plus tortueux.

LUCILE.

C'est toujours bien désagréable d'être mêlé là-dedans !

CAMUZOT, de même.

J'en conviens, ceci est une chose assez solemnelle... témoins à charge dans une affaire capitale.

LUCILE.

Je voudrais bien en être quitte.

CAMUZOT, de même.

Songez, ma fille, que nous allons servir à dé-

masquer un coupable, à purger la terre d'un grand criminel... et tâchons d'être à la hauteur de cette mission... (Changeant de ton.) Da reste, ça n'est pas difficile : on répond, on dit ce qu'on sait. Voilà tout.

LUCILE.

Et quand on ne sait rien ?

CAMUZOT.

On répond de même, et, à force de répondre, on est tout surpris d'en savoir plus qu'on ne croyait... Voilà comme on éclaire la justice.

LUCILE.

Mais, vous êtes donc sûr qu'il y a eu un crime, et que M. Bonnichon a été...

CAMUZOT.

Si j'en suis sûr ?.. Je dirai mieux, j'en ai la certitude... Le corps a été retrouvé.

LUCILE.

Bah ! vraiment ?

CAMUZOT.

Et dans quel état, grands dieux !.. mutilé, défiguré !.. méconnaissable !

LUCILE.

Eh bien ! s'il est méconnaissable ?

CAMUZOT.

C'est une preuve de plus... et ça ne fait qu'ajouter à ma haine contre l'assassin... O Bonnichon, tu seras vengé !.. Puisse cette assurance consoler tes mânes submergés !

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE*, venant par la gauche et parlant à la cantonnade.

C'est bien ! c'est bien ! Je compte là-dessus !

CAMUZOT.

Tiens ! c'est Théodore !

THÉODORE.

Ah ! M. Camuzot, j'allais vous chercher, mais puisque vous voilà...

CAMUZOT.

D'où viens-tu donc comme ça ?..

THÉODORE.

Je sors de chez le juge, où la plupart des témoins sont déjà rassemblés.

CAMUZOT.

Ah ! ils sont là-bas ?

THÉODORE.

Vous êtes en retard !

CAMUZOT.

Mais on m'avait dit que le juge d'instruction était absent, qu'il était parti hier pour constater un forfait assez loin d'ici.

THÉODORE.

C'est vrai !.. Aussi n'est-ce pas lui !.. C'est son suppléant qui va nous interroger... (A part.) Pourvu qu'il ne s'aperçoive pas de la ruse !

CAMUZOT.

A la bonne heure !.. l'affaire ne languira pas... Je déteste les retards... ça m'attaque le système...

THÉODORE, avec intention.

C'est comme moi, monsieur Camuzot !.. les retards me font bouillir... et maintenant que tous les obstacles sont levés et que M. Bonnichon est aplani...

CAMUZOT.

Aplani ?

THÉODORE.

Qu'est-ce que vous en dites ?.. Il me semble que rien ne s'oppose plus...

CAMUZOT.

A quoi ?

THÉODORE.

Dame ! vous savez... notre mariage.

CAMUZOT.

Vous marier !..

LUCILE.

Y pensez-vous, monsieur Théodore, dans un moment comme celui-ci ?

CAMUZOT.

Ma fille a raison...

LUCILE.

Quand votre patron vient d'être assassiné !

CAMUZOT.

Le lendemain de la perpétration du crime !

LUCILE.

Et vous venez nous parler de mariage ?

CAMUZOT.

Sur la tombe de ton bienfaiteur, qui n'est pas même inhumé !

Lucile, Théodore, Camuzot.

THÉODORE.

Tout ça ne signifie rien... Ce sont des idées que vous vous faites !

CAMUZOT.

Des idées ! Ah ! Théodore, je te croyais un cœur ! Serais-tu privé de ce viscère ?

THÉODORE.

C'est parce que j'en ai un que j'aime votre fille et que je veux l'épouser !

LUCILE.

Et, moi, je ne veux pas !

THÉODORE.

C'est vous qui me refusez ! lorsque hier encore...

LUCILE.

Hier, c'est possible !.. mais aujourd'hui... (A part.) A présent, que je ne crains plus M. Bonnichon, rien ne presse.

THÉODORE.

Mais, vous ne savez donc pas que c'est me réduire au désespoir ?..

LUCILE.

Tant mieux ! il n'y a pas de mal !

CAMUZOT.*

Ma fille, ton langage est plein de sensibilité... On nous attend, allons rejoindre les autres témoins. (Fausse sortie.)

THÉODORE.

Comment ! monsieur Camuzot, voilà tout ce que vous me dites ?

CAMUZOT, revenant.

Si fait ! j'ai encore quelque chose à te dire : Va-t'en au diable !

ENSEMBLE.

Aria de Doche.

CAMUZOT et CÉCILE.

Il songe au mariage,
En ce jour de douleur !Ah ! Monsieur, ce langage
mon cher,Ne te fait pas honneur !
vous

THÉODORE.

Ah ! j'en perds le courage,
Ils accusent mon cœur !
Croyez-moi, ce langage
Ne vous fait pas honneur !

SCÈNE III.

THÉODORE, puis BONNICHON.

THÉODORE.

Eh bien ! ça m'a joliment réussi !.. elle ne veut plus de moi !.. Est-ce qu'elle ne m'aimerait pas ?.. est-ce qu'elle regretterait ?.. Dame ! une belle fortune !.. un bel établissement, ça ne peut être que ça, car, pour le physique... Et si je me flattais... si M. Bonnichon était plus beau que moi !.. Ça n'est pas impossible. Justement, voilà qu'on l'amène... Je vais l'examiner attentivement.

Lucile, Camuzot, Théodore.

BONNICHON, aux gendarmes qui l'amènent et lui délient les mains.

Mes excellens amis, je suis satisfait... vos manières sont très attachantes, et vos procédés pleins de retenue... Aussi, je n'ai qu'une crainte, c'est d'avoir beaucoup de peine à me séparer de vous... Du reste, je ne vous retiens pas... (Les gendarmes sortent.) En général, on ne rend pas justice à ces fonctionnaires... Ce sont des gens... d'armes, à la vérité, mais... (Apercevant Théodore.) Oh ! Théodore ! comme il me regarde ! Est-ce qu'il soupçonnerait ?..

THÉODORE, le regardant toujours.

C'est que la barbe lui va bien... mais très bien !

BONNICHON, à part.

Nous sommes seuls... si je me débarrais ?.. C'est un ami... je ne risque rien !.. Théodore !

THÉODORE.

Quelle est cette voix ?

BONNICHON.

C'est la mienne !

THÉODORE.

Mon patron ! (Il se jette dans ses bras.)

BONNICHON.

Ah ! ce moment est doux... j'éprouve quelque chose de doux !

THÉODORE.

Comment ! c'est vous, patron ?.. Je vous croyais massacré ?

BONNICHON.

Je n'ai jamais été plus vivace.

THÉODORE.

Dieu ! que je suis content de vous revoir ! (A part.) A présent, qu'il n'a plus de barbe, il est fort laid !

BONNICHON.

Merci, mon garçon, merci... Et qu'est-ce qu'on dit de ma disparition ?.. La ville de Beaucaire doit être en émoi.

THÉODORE.

Aux du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Sur cette aventure romanesque,
Chaque badaud fait son bull'tin.
C'est vous, et voilà l'plus burlesque,
Qui passez pour votre assassin.

BONNICHON.

Ah ! je ne suis pas si coupable !
Tuer quelqu'un !.. Je me connais ;
Si jamais j'en étais capable,
C' n'est pas par moi que j' commencerais.

THÉODORE.

En attendant, vous allez paraître devant le juge.

BONNICHON.

Je l'attends, ce gros juge, car il est gros. J'ai diné avec lui... Et maintenant que mon cauchemar n'est plus là, je dévoilerai toute la machine... Organe de la loi, dirai-je en souriant... on m'accuse d'avoir occis le sieur Bonnichon... J'y consens, je le veux bien... Il n'y a qu'une petite difficulté... c'est que défunt Bonnichon n'est pas mort... Le voilà !.. c'est moi !.. Je suis à la fois l'assassin et la victime... Arrangez ça, c'est

débrouillez-vous, je m'en lave les doigts... A ces mots, les témoins pouffent de rire... je pouffe... le tribunal pouffe... nous pouffons tous...

THÉODORE.

Oui, ce sera gai ! ce sera très gai !..

BONNICHON.

Je crois que je serai acquitté.

THÉODORE.

Quelle leçon !

BONNICHON.

Tout le monde voudra me voir... on fera ma statuette ; la foule va se ruer dans mon magasin... Théodore, je vais augmenter mes prix !

THÉODORE.

Au fait ! c'est une spéculation !

BONNICHON.

Et le beau-père qui était si acharné contre moi, et sa fille qui m'a fait arrêter, je veux les accabler de railleries légères...

THÉODORE.

Attention !.. je crois entendre !

BONNICHON.

Diable ! rebarbons-nous !

THÉODORE, qui est allé regarder.

Oui, on vient. C'est Lucile !

BONNICHON.

Ma prétendue !.. Elle doit déplorer ma perte... Si je la consolais avec ma figure ?

THÉODORE.

Ce ne serait peut-être pas un bon moyen.

BONNICHON.

Pourquoi ?

THÉODORE.

Elle pourrait jaser ! et puis, êtes-vous sûr qu'elle vous aime ?

BONNICHON.

Dame !

THÉODORE.

A votre place, je profiterais de l'occasion pour m'assurer...

BONNICHON.

Cette idée me sourit... je l'embrasse !

THÉODORE.

La voici !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCILE *.

LUCILE.

Ah ! vous êtes encore là, M. Théodore ?.. Mon père cause avec ses amis... Et après ce qui s'est passé tout à l'heure, je craignais...

THÉODORE.

Quoi donc, Mademoiselle ?

LUCILE, apercevant Bonnichon.

Ah ! mon Dieu ! Cet homme, c'est le criminel ?

THÉODORE, bas à Lucile.

N'ayez pas peur ! il a de bons momens !.. Quand il n'assassine pas, il est très doux.

* Théodore, Lucile, Bonnichon.

BONNICHON.

Mademoiselle semble effrayée... Aurais-je l'inconvenance de lui porter sur les nerfs ?

LUCILE.

Dame ! c'est bien fait pour ça... un meurtrier !.. l'assassin de ce pauvre Bonnichon !..

BONNICHON.

Vous vous intéressiez à ce misérable ?

LUCILE.

Oui, certainement, et beaucoup... D'abord, c'était mon prétendu.

BONNICHON.

Est-ce que vous le trouviez joli garçon ?

LUCILE.

Mais il n'était pas mal.

THÉODORE, bas, à Lucile.

N'allez-vous pas faire son éloge ?

LUCILE, bas, à Théodore.

Puisqu'il est mort !

BONNICHON.

Je conviens qu'au physique... mais au moral... il avait un caractère...

LUCILE.

Excellent, Monsieur, excellent... lui, si bon ! si doux ! si honnête ! et je suis sûre qu'une femme aurait été très heureuse avec lui.

THÉODORE, bas, à Lucile.

Peut-on mentir comme ça !

LUCILE, bas, à Théodore.

Puisqu'il est mort !

BONNICHON.

Ainsi, vous l'auriez épousé spontanément ?

LUCILE.

La preuve, c'est que tout était arrangé avec mon père, et sans le malheur dont vous êtes cause...

BONNICHON, à part.

Décidément, elle m'adore !

THÉODORE, à part.

Ah ! la perfide !

BONNICHON.

Eh bien ! consolez vous, gémissante colombe, tout n'est pas désespéré.

LUCILE.

Comment ?

BONNICHON.

J'ai lieu de croire que Bonnichon n'est pas aussi feu qu'on le suppose.

LUCILE.

Lui ?.. Qu'est ce que ça signifie ?

BONNICHON.

Que bientôt, peut-être, il pourra vous rassurer lui-même.

LUCILE.

Non, Monsieur, non, c'est impossible !

BONNICHON.

Impossible !

LUCILE.

M. Bonnichon est mort, c'est convenu !.. Il n'a pas réclame... et je le connais, voyez-vous, il est trop raisonnable pour changer comme ça d'idée d'un moment à l'autre.

BONNICHON.

Mais, pourtant, s'il revenait ?

LUCILE.

Ça ne m'étonnerait pas ! les hommes sont si

inconstans !.. Mais c'est un défaut que je déteste... un défaut que je lui pardonnerais moins qu'à tout autre.

BONNICHON.

Et vous ne l'épouseriez plus ?

LUCILE.

L'épouser !.. Mais avec un mari qui aurait de pareils caprices, on ne pourrait jamais compter sur rien !

BONNICHON.

AUX : J'en guette un petit de mon âge.

Cela suffit... je vous comprends, ma chère...

THÉODORE, bas à Lucile.

Moi, Lucile, je suis enchanté, plus de soupçons, plus de colères !

BONNICHON.

Oui, dans son cœur, je lis la vérité, J'aurais long-temps vécu dans l'ignorance, Mais je suis mort, et le trépas m'instruit.

Depuis que j'ai rendu l'esprit,

J'ai beaucoup plus d'intelligence.

THÉODORE, qui a remonté la scène.

L'audience va s'ouvrir !.. Voici tous les témoins.

BONNICHON.

Enfin !

(L'orchestre exécute l'air de la marche d'Hérold.)

SCENE V.

LES MÊMES, GAMUZOT, GENDARMES, TÉMOINS, puis GIRAUD.

(Les témoins s'asseyent sur des bancs disposés au fond.)

BONNICHON, à un gendarme.

Militaire municipal, où est donc situé le juge d'instruction ?

LE GENDARME.

Le voici !

BONNICHON.

L'heure de ma délivrance a sonné, et je vais publiquement... (S'avançant vers Giraud qui entre revêtu d'une robe d'avocat.) Monsieur le juge... (Reconnaissant Giraud.) Oh ! c'est encore lui !..

GIRAUD, bas, à Bonnichon.

Vous le voyez, je tiens parole, et, malgré cette arme trouvée sur vous...

(Il lui montre le poignard.)

BONNICHON, à part.

Son poignard ! Il est rentré dans son poignard !

GIRAUD, de même.

Comptez sur mon amitié... elle ne vous manquera pas !

BONNICHON, à part.

C'est clair... Il est sûr de son coup ! Mais, où est le juge ? Il l'aura égorgé pour prendre sa place !..

GIRAUD, qui s'est placé derrière le bureau sur lequel il a déposé le poignard.

Faites asseoir le prévenu.

(Deux gendarmes font asseoir Bonnichon et restent derrière lui. Camuzot et Lucile viennent s'asseoir près du bureau, au premier plan; Théodore est à droite, du côté de Bonnichon.)

GIRAUD, d'un ton emphatique.

Messieurs, à cette époque d'anarchie morale, où des forfaits inconnus jusqu'alors jettent l'épouvante au sein... de *la Gazette des Tribunaux*... La société éprouve un besoin, que dis-je? elle en éprouve deux!.. celui de comprimer les mauvaises passions qui la débordent... et celui de rassurer les honnêtes gens, s'il en reste.

BONNICHON, à part.

Est-il bavard!

CAMUZOT, à sa fille.

Comme il parle bien! Il dit tout ce que je pense.

GIRAUD.

Messieurs, un grand crime a été commis... Le sieur Bonnichon, homme de mœurs douces et d'un commerce agréable...

BONNICHON, se levant.

Commerce de costumes.

LE GENDARME, le faisant asseoir, et d'une voix grêle.

Silence!

GIRAUD.

Le sieur Bonnichon a été enlevé à l'affection de ses concitoyens... Qui a commis le crime? Quel est l'auteur de cet attentat?

CAMUZOT, désignant Bonnichon.

Le voilà!.. C'est lui!

GIRAUD.

Portons un flambeau impartial dans cette ténébreuse machination... Songez que vos témoignages seront pesés par la justice, et qu'une tête d'homme est placée dans l'autre plateau de la balance.

(Il s'assied.)

BONNICHON, à part.

C'est ma tête qui est dans le plateau!

GIRAUD, appelant.

Premier témoin... M^{lle} Lucile Camuzot.

CAMUZOT.

Va, ma fille! et ne t'embrouille pas!

(Lucile va se placer entre Bonnichon et Giraud, en face du bureau.)

GIRAUD.

Mademoiselle, reconnaissez-vous l'inculpé?

LUCILE.

Oui, Monsieur... C'est lui que j'ai vu descendre par la fenêtre de M. Bonnichon.

GIRAUD.

Prévenu, qu'avez-vous à répondre?

BONNICHON, se levant, et après avoir fait mine de vouloir parler.

Je me renferme dans un silence obstiné.

GIRAUD, appelant.

M. Camuzot!

CAMUZOT.

Présent! (Il remplace Lucile, qui va s'asseoir.)

GIRAUD.

Avez-vous appris que feu Bonnichon eût des ennemis dans la ville?

CAMUZOT.

Dans la ville, non!... Mais un extérieur... une haine de famille... un Corse qui avait juré

de le détruire et qui est sorti de son île à cet effet... Le voilà, l'infâme!... Ah! le brigand!

(Il saute à la gorge de Bonnichon.)

BONNICHON.

A la garde! à la garde! Je demande un supplément de gendarmes pour me protéger.

(Les gendarmes les séparent.)

GIRAUD.

Témoin, ce mouvement vous honore, mais il est déplacé.

BONNICHON.

Très déplacé!

GIRAUD.

Vous prétendez que le prévenu est Corse?... Sur quels indices fondez-vous cette opinion?

CAMUZOT.

Quels indices? D'abord, son poignard qui est écrit dans cette langue... et je n'ai plus aucun doute depuis que le corps de Bonnichon a été retrouvé.

BONNICHON, à part.

On a retrouvé mon corps!

CAMUZOT.

Ce scélérat l'a mutilé... Sa tête n'a plus de figure... sa figure n'a plus de visage... son visage... Il n'y a qu'un Corse qui ait pu se porter à de pareilles voies de fait.

BONNICHON, riant.

Oh! oh! oh!

CAMUZOT.

Il rit l'infâme!.. il rit!...

THÉODORE, à part.

Au fait! c'est drôle!

CAMUZOT.

Mais, tu es donc endurci dans le crime?... Ah! brigand! (Il lui saute de nouveau à la gorge.)

BONNICHON.

Encore!... Si on n'est pas en sûreté ici, j'aime mieux m'en aller... (Il va pour sortir.)

LE GENDARME, le retenant et le faisant rasseoir.
Silence!

THÉODORE, à part.

Pauvre patron! comme on le ballote!

GIRAUD.

Témoin, vous connaissiez feu Bonnichon?

CAMUZOT.

Beaucoup!

GIRAUD.

Était-ce un méchant homme?

CAMUZOT.

Lui!... méchant!... il était trop bête pour ça!...

BONNICHON, se levant.

Je demande la parole pour un fait personnel?

LE GENDARME.

Silence!

CAMUZOT.

Du reste, nous nous convenions beaucoup... Nous dinions fort souvent ensemble... presque toujours chez lui... Le soir, nous faisons un piquet voleur... il ne gagnait jamais... Il me faisait des cadeaux à ma fête et au jour de l'an... c'était un ami véritable... Pardonnez à mon émotion, M. le juge, mais je n'en trouverai pas un comme celui-là.

(Il tire son mouchoir et pleure.)

BONNICHON, tirant aussi son mouchoir.
Excellent homme ! il m'attendrait malgré moi !
CAMUZOT, lui arrachant son mouchoir au moment
où il va se moucher.
Ah ! ce mouchoir... il appartient à Bonni-
chon !...

BONNICHON.

Mais, sacrebleu ! je n'ai pas fini de me mou-
cher !

CAMUZOT.

Il m'en a donné une douzaine comme ça !
Misérable ! tu l'as volé, tu as dépouillé ta vic-
time. Va, tu mérites les plus grands supplices !

BONNICHON, exaspéré.

Mais, tu fais le mien, vieil enragé !

CAMUZOT.

Il m'insulte !

BONNICHON, se montant de plus en plus.

Oui, je l'insulte ! j'insulte tout le monde...
Prenez ma vie !.. je m'en moque de la vie !.. je
n'en veux plus de la vie, et puisqu'on me pousse
à bout, je vais parler, vous allez me connaître.

THÉODORE, à part.

Ah ! mon Dieu !

GIRAUD.

Le prévenu veut faire des révélations... qu'on
me laisse avec lui !

BONNICHON.

Au contraire, c'est en présence de tout le
monde.

LE GENDARME.

Silence !

ENSEMBLE. *

Aria. Partout, mais j'espère.

CHOEUR.

Avec ce coupable,
Allons, il nous faut en finir,
Il est capable
De remords et de repentir.

GIRAUD.

Vite, qu'on se retire !

BONNICHON, à part.

Tout est perdu, je le vois bien !
Mais il me faut écrire,
C'est un dernier moyen.

CAMUZOT.

Subis ton sort,
Cours à la mort ;
Ce qu'il te faut,
C'est l'échafaud.

REPRISE ENSEMBLE.

Subis ton sort, etc.

Pendant cet ensemble, Bonnichon écrit un billet qu'il jette dans
le chapeau de Camuzot, placé au pied du bureau. Tout le monde
sort, excepté Giraud et Bonnichon.)

* Bonnichon, Giraud, Théodore, Camuzot, Lucile.

SCÈNE VI.

GIRAUD, BONNICHON.

GIRAUD.

Tout à l'heure vous vouliez parler... vous al-
liez vous faire connaître... Nous sommes seuls,
je vous écoute.

BONNICHON.

Décidément... j'aime mieux me taire, vous
pourriez prendre une mauvaise idée de ma con-
versation...

GIRAUD.

Vous défieriez-vous de moi ?.. vous auriez
tort... Si vous saviez la sympathie que vous
m'inspirez !

BONNICHON.

Ah bah !

GIRAUD.

Ce Corse, dont on vous parlait, c'est moi !..
Sans vous, j'aurais immolé Bonnichon !..

BONNICHON.

Ah bah !

GIRAUD.

Vous m'avez prévenu... aussi je désire vous
sauver.

BONNICHON.

Me sauver ! et moi aussi... Voilà la sympathie
qui fait son jeu.

GIRAUD.

Et si j'étais bien sûr que ce fût vous, car,
j'en doute encore... Mais faites-moi cet aveu, et
je m'engage sur l'honneur...

BONNICHON.

Comment, vous voulez que je vous avoue ?

GIRAUD.

La main sur la conscience, êtes-vous l'assassin
de Bonnichon ?

BONNICHON.

Faut-il vous dire la vérité ?

GIRAUD.

Tout entière !

BONNICHON.

Eh bien ! je commence à partager cette opi-
nion !

GIRAUD.

A la bonne heure, voilà de la franchise.

BONNICHON.

Maintenant, vous m'avez promis...

GIRAUD.

La liberté... Je n'ai qu'une parole... Passez
par ce cabinet... (Il lui indique le cabinet à
droite.) un escalier vous conduira dans une rue
solitaire... Quittez la ville pendant deux ou trois
mois, l'affaire s'assoupira.

BONNICHON.

J'irai en Chine, j'aime assez ce canton...
Adieu !.. (Il va pour sortir.) Ah ! si je sors avec
cet accoutrement, vos gendarmes vont m'arrê-
ter... le peuple me lapidera, et j'ai peu de goût
pour ce genre de... maçonnerie.

GIRAUD.

C'est juste !.. Vous trouverez dans ce cabinet
une robe d'avocat, c'est le meilleur des sauf-
conduits.

BONNICHON.
Je la revêts... et je fuis... Adieu !..
GIRAUD, l'arrêtant.
Ah ça !.. c'est bien vous qui l'avez tué ?
BONNICHON.
Je croyais que c'était convenu.

GIRAUD.

AIR de Pilati.

Le ciel vous accompagne,
Allez, vivez en paix !
Mettez-vous en campagne ;
Ne revenez jamais.

BONNICHON.

Que le ciel m'accompagne,
Je vais donc vivre en paix,
Je me mets en campagne,
Adieu ! c'est pour jamais !

(Bonnichon sort par la droite.)

SCÈNE VII.

GIRAUD seul, puis, LE GARÇON DE BUREAU.

GIRAUD.

Ah ! ma foi ! je suis bien aise d'en être débar-
rassé... Maintenant, ça regarde Théodore, qu'il
s'arrange !.. je ne m'en mêle plus ?

LE GARÇON, entrant.

Une lettre pour Monsieur.

GIRAUD, la prenant.

L'écriture de mon oncle !.. Enfin, je vais sa-
voir... (Lisant.) « Mon cher neveu, le mariage
que j'avais en vue pour toi est définitivement
négocié ; la jeune personne est M^{lle} Suzanne
Bonnichon... » (S'interrompant.) Bonnichon !
(Lisant.) « Sœur de M. Thomas Bonnichon,
marchand de costumes à Beaucaire... » (Parlé.)
Ah ! mon Dieu !.. (Lisant.) « Sans parler des
qualités accessoires, c'est une femme de deux
cent mille francs. » (Parlé.) Me voilà bien !..
après ce que j'ai fait ! Et c'est cet imbécille de
Théodore !.. car moi, j'étais comme M. Camu-
zot, j'en avais le pressentiment... Mais tout peut
se réparer, et s'il est encore là... (Il ouvre la
porte du cabinet.) Personne !.. Il a déjà changé
de costume, il court les champs... et mes deux
cent mille francs avec lui... Oh ! mais il ne peut
être loin... je le retrouverai... (Il sonne, deux
gendarmes entrent.) Qu'on mette tout le monde
en campagne !.. le prévenu interrogé tout à
l'heure vient de s'évader sous un costume
d'avocat... Qu'on fouille la ville ! qu'on me le
ramène... il me le faut, allez !

(Les gendarmes sortent.)

AIR de la Robe et des Bottes.

Je suis puni de mon étourderie,
C'est, grace à mes soins imprudens,
Qu'il me faut la gendarmerie
Pour retrouver mes deux cent mille francs !
Ah ! j'en conviens, la crainte ici m'agite...
Oui, je prévois qu'il va leur échapper.

La fortune s'en va très vite !
Et n'est jamais facile à rattraper.

SCÈNE VIII.

THÉODORE, GIRAUD.

THÉODORE, accourant.

Ah ! mon ami ! mon ami ! je suis enchanté !
tout va pour le mieux !

GIRAUD, arpentant le théâtre avec agitation.

Où, ça va joliment.

THÉODORE, le suivant.

Mais tu ne sais donc pas, M. Camuzot me
donne sa fille... c'est convenu... j'ai sa promesse.

GIRAUD.

Et qu'est-ce que ça me fait à moi ?.. Est-ce
que ça me regarde ?

THÉODORE.

Tu as de l'humeur ! serait-ce par hasard cet
imbécille de Bonnichon ?..

GIRAUD, s'arrêtant.

Monsieur ! je vous prie de parler avec plus
de conveance d'un homme estimable et géné-
ralement considéré.

THÉODORE.

Ah ça ! qu'est-ce qui te prend ? qu'est-ce que
tu as ?

GIRAUD.

J'ai, Monsieur, qu'avec vos espiègleries vous
m'avez placé dans une situation...

THÉODORE.

Quand tu viens de faire mon bonheur !

GIRAUD.

Oh ! c'est ce que nous verrons !.. car certai-
nement je ne souffrirai pas...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAMUZOT, LUCILE.*

CAMUZOT, accourant.

M. le juge ! M. le juge ! voici bien un autre
incident !

GIRAUD.

Auriez-vous rencontré M. Bonnichon ?

CAMUZOT.

Pas lui, mais un billet de son écriture... au
fond de mon chapeau... Il n'y est pas venu tout
seul... je soupçonne l'assassin...

GIRAUD.

Que vous écrit-il ?

CAMUZOT.

Il m'écrit qu'il est vivant ; mais je ne sais pas
si je dois m'en rapporter à lui.

GIRAUD.

Où est le billet ?

CAMUZOT.

Le voici... (Il lit.) « Mon vieux Camuzot, je
vis encore, si on peut appeler ça vivre... (Parlé.)
Vous voyez, il en doute lui-même.

GIRAUD.

Continuez...

* Lucile, Théodore, Camuzot, Giraud.

CAMUZOT, lisant.

« Mais au moment de quitter cet hémisphère, je vous recommande ma sœur Suzanne... Soyez sa seconde mère... et mariez-la le plus tôt possible, avec la personne dont je vous ai parlé... C'est le dernier vœu de votre ami... Bien des choses à votre fille... » (Parlé.) Vous entendez, son dernier vœu... donc, il est mort.

GIRAUD.

Mais, non !.. rassurez-vous... M. Bonnichon existe.

CAMUZOT.

En êtes-vous sûr ?.. D'un autre côté, il paraît que le cadavre qu'on a repêché n'était pas un cadavre... L'autopsie en a été faite par trois médecins, et ils ont trouvé à l'intérieur... une carcasse d'osier.

THÉODORE.

C'était un mannequin ?

CAMUZOT.

C'est-à-dire... il y en a deux qui le prétendent... mais le troisième n'est pas de leur avis... et c'est le plus instruit.

GIRAUD, tirant sa montre.

Oh ! mon Dieu ! le temps se passe, et on ne le ramène pas !

CAMUZOT.

Qui ça ?.. l'assassin ?

GIRAUD.

Mais, non, M. Bonnichon... J'ai envoyé à sa recherche, et, dans mon impatience, je vais moi-même...

CAMUZOT.*

Oui, allez !.. nous y allons tous... il faut éclaircir ce mystère.

GIRAUD.!

Vous avez raison... courez partout... et si vous le voyez avant moi, dites-lui bien qu'il n'a rien à craindre... que son Corse a disparu pour toujours.

CAMUZOT.

Ça lui fera plaisir.

GIRAUD.

De plus, annoncez-lui que son futur beau-frère, le prétendu de sa sœur, est arrivé et l'attend pour se présenter à lui.

THÉODORE.

Le prétendu de sa sœur ?

GIRAUD.

Oui, un de mes amis.

CAMUZOT.

Voilà des nouvelles délicieuses, mais ma position ne l'est pas... à présent que je me suis pourvu d'un autre gendre, que j'ai donné parole à Théodore...

GIRAUD.

Vous avez eu tort... Songez que M. Bonnichon est votre ami... et après les désagrémens qu'il vient d'essuyer, lui refuser votre fille... ce serait manquer à la loyauté, à la délicatesse, à tous les sentimens qui vous distinguent d'une manière si éminente.

THÉODORE.

Mais, c'est indigne ! et si je disais à M. Camuzot...

* Lucile, Théodore, Giraud, Camuzot.

CAMUZOT.*

Tais-toi, malheureux ! c'est toi qui m'a fait manquer à tous les sentimens qui me distinguent d'une manière si éminente.

ENSEMBLE.

Aïe : Quelle horreur ! c'est épouvantable.

C'est affreux ! c'est épouvantable !
Tu n'es qu'un mauvais garnement !
C'est toi qui m'as rendu coupable,
Tu m'as fait trahir mon serment.

THÉODORE.

Un ami ! c'est épouvantable !
Il m'abandonne en ce moment,
Ah ! je le croyais incapable
De trahir ainsi son serment !

LUCILE.

C'est affreux ! c'est épouvantable !
Dieu ! sur quoi compter maintenant ?
Mon père, et c'est le plus coupable,
Change d'avis à chaque instant.

GIRAUD.

Oui, je dois être inexorable !
Je me perdais en le sauvant,
Mais si mon erreur fut blâmable,
Je la répare maintenant.

(Giraud sort vivement par le fond.)

SCÈNE X.

LUCILE, CAMUZOT, THÉODORE.

THÉODORE.

Voyons, papa Camuzot, causons d'amitié.

LUCILE.

Oui, papa, causons un peu.

CAMUZOT.

Vous allez encore me câliner... Vos efforts sont vains !.. Cet homme de loi vient de me rappeler à mes devoirs.

THÉODORE.

Ah ça ! vous voulez donc que votre fille reste demoiselle toute sa vie ?

CAMUZOT, criant.

Elle épousera Bonnichon, je l'ai juré... Viens, Lucile... Allons à la découverte de ce fuyard !

(Ils gagnent le fond du théâtre.)

THÉODORE, les suivant.

Oui, cherchez-le... Si vous le trouvez, vous serez bien adroit.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BONNICHON, avec une robe d'avocat.

BONNICHON, entrant précipitamment par la porte du cabinet de droite.*

Sauvez-moi ! sauvez-moi ! Ils sont à mes trousses !

TOUS.

Bonnichon !

* Lucile, Camuzot, Théodore, Bonnichon.

BONNICHON.

Cachez-moi, n'importe où... excepté dans une baignoire.

CAMUZOT.

Calme-toi... reconnais tes amis!

BONNICHON. *

Camuzot, Lucile, Théodore, ne me livrez pas!

CAMUZOT.

Tu es donc poursuivi?

BONNICHON.

Comme un cerf... les gendarmes, la population... Je n'avais pas fait cinquante pas, que j'entends crier : Arrêtez ! arrêtez ! Vous sentez que, là-dessus, je cours, je fais des zigs-zags, je reviens sur mes pas...

CAMUZOT.

Et tu leur échappes?

BONNICHON.

Grace à la longueur de mes locomotives.

THÉODORE, à part.

Moi, qui le croyais bien loin!

CAMUZOT.

Mais cette fuite, ce déguisement? Explique-moi donc.

BONNICHON, sans l'écouter.

Et mon vautour, mon cannibale, il n'est plus là... je respire.

CAMUZOT.

Oui, respire, mon ami, respire... D'abord, ton Corse a disparu... Il paraît qu'il est appréhendé... C'est le juge qui vient de me l'assurer tout à l'heure.

BONNICHON.

Le juge?... Mais, c'est lui!

CAMUZOT.

Oui, c'est lui qui me l'a dit.

BONNICHON.

C'est lui qui est le Corse... c'est mon bourreau!

CAMUZOT.

Tu confonds, tu confonds... Le juge est ton ami... La preuve, c'est qu'il est lié avec ton futur beau-frère... le prétendu en question... Il est arrivé...

BONNICHON.

Giraud est ici?

THÉODORF.

Comment dites-vous, Giraud? le prétendu de votre sœur... Giraud!.. Adolphe Giraud!

BONNICHON.

Le neveu de mon ami Giraud, de Marseille.

THÉODORE, à part.

Ah! je comprends tout! Pauvre ami! C'est moi qui suis cause...

CAMUZOT.

Il demande à te voir, à se présenter...

BONNICHON.

Mais qu'il vienne... je lui tends les bras... Ce sera un défenseur.

* Lucile, Camuzot, Théodore, Bonnichon.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GIRAUD. *

LE GARÇON DE BUREAU, annonçant.

M. Adolphe Giraud!

BONNICHON, allant au-devant de lui.

Ah! mon cher beau-frère!..

(Il se jette dans ses bras sans le regarder.)

CAMUZOT.

Comment! le juge, c'est Giraud!

BONNICHON, reconnaissant Giraud et s'efforçant de se dégager de ses bras.

Lui!.. toujours lui!.. (Il lui échappe.) Mais, Satan que tu es... tu me poursuivras donc partout, comme un requin?... Eh bien! tiens, voilà ma poitrine!.. Bois mon sang, bois-le... quand tu en auras assez, tu me le diras!..

CAMUZOT.

Il a le délire... la tête n'y est plus.

GIRAUD.

En vérité, M. Bonnichon, je me serais donné moins de peine pour vous trouver, si j'avais pu m'attendre à un pareil accueil; mais, d'après la lettre de mon oncle, j'espérais, au contraire...

BONNICHON.

La lettre de votre oncle!

GIRAUD.

La voici! (Il la lui donne.)

BONNICHON, la parcourant.

C'est vrai!.. sa signature... Vous seriez... Giraud ne m'avait pas dit qu'il tirât ses neveux de la Corse... Si je l'avais su...

GIRAUD.

Tenez, monsieur Bonnichon, n'entrons pas dans des détails qui, en ce moment, compromettraient plus d'une personne... Croyez-moi, oublions ce qui s'est passé, donnez-moi votre sœur, et je deviens votre ami à la vie, à la mort.

BONNICHON.

Vous, dans ma famille! (A part.) Un assassin!

THÉODORE, à part.

Soyons généreux! (Bas, à Bonnichon.) Prenez garde, patron, si vous la lui refusez...

(Il fait un mouvement de haut en bas pour figurer un coup de poignard.)

BONNICHON, suivant le mouvement des yeux.

Je suis flambé, c'est évident!

GIRAUD.

Allons, tendez-moi la main... Soyons parents; un mariage termine bien des choses!

BONNICHON, à part.

Pauvre sœur! Je la sacrifie pour me sauver! Je suis d'un égoïsme révoltant!

GIRAUD.

Je vois dans vos yeux que vous consentez. BONNICHON, bas, à Giraud, qu'il prend à part.

Jurez-moi, du moins, de ne jamais la poignarder... sans la prévenir quinze jours d'avance!

GIRAUD.

J'en fais le serment!

* Lucile, Camuzot, Giraud, Théodore, Bonnichon.

BONNICHON.

Je vous sais gré de cette concession... Elle est à vous !

GIRAUD.

Vous ne vous en repentirez pas.

CAMUZOT.*

Ah ! maintenant que tu as établi ta sœur, songeons à toi... je t'ai gardé ma fille, et ce n'est pas sans peine.

GIRAUD.

Non, car voilà mon ami Théodore, qui avait aussi des vues.

BONNICHON.

Comment ! Théodore...

THÉODORE.

Oui, patron... je suis votre rival... malheureux, mais préféré !..

CAMUZOT.

Ne l'écoute pas, Bonnichon, Lucile te dira elle-même...

BONNICHON, gravement.

Non, Camuzot... La nuit porte conseil... j'ai fait des réflexions posthumes, et, décidément, je renonce...

CAMUZOT.

Eh bien ! mon ami, tu as peut-être raison... Je ne crois pas aux pressentiments, mais si tu épousais ma fille...

BONNICHON.

N'achevez pas ! J'aime mieux que ce soit Théodore.

LUCILE.

Et moi aussi !

THÉODORE.

Merci, patron !

CAMUZOT.**

Ah ça ! mais, dans tout ça, qu'est devenu l'assassin ?

* Lucile, Camuzot, Bonnichon, Giraud, Théodore.

** Théodore, Lucile, Camuzot, Bonnichon, Giraud.

BONNICHON.

L'assassin ? Vous en êtes encore là, vous !.. Rendez-moi mon mouchoir !

CAMUZOT.

Quel mouchoir ?

BONNICHON.

Rendez-moi mon mouchoir !

CAMUZOT, le tirant de sa poche.

Comment ! ce mouchoir... (Bonnichon le prend et veut se moucher. Camuzot l'en empêche en appuyant sa main sur son bras.) C'est donc toi qui étais... (même jeu.) mais, alors, tu n'étais donc pas...

BONNICHON.

Il n'en sortira jamais !.. Moi, j'en suis sorti... Qu'il s'arrange ! (Il se mouche.)

CHOEUR.

Ain : Partons, mais j'espère.

Lorsque l'espérance,
Enfin, sourit à tous nos vœux,
Que notre vengeance
Soit de faire ici des heureux.

BONNICHON, au parterre.

Ain de Mazaniello.

Vous allez rendre une sentence,
Dont mon sort dépend aujourd'hui.
Loin d'implorer votre indulgence,
Je ne veux pas d'un tel appui.
Que la critique se déchaîne,
Qu'on me juge sévèrement...
Pourvu qu'on remette à huitaine
Le prononcé du jugement,
Remettez, chaque soir, à huitaine
Le prononcé du jugement.

FIN.

NOTA. S'adresser pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages du répertoire du Vaudeville, à M. R. TABANNE, bibliothécaire dudit théâtre.

PIÈCES DU RÉPERTOIRE DRAMATIQUE EN VENTE.

Le Tercetier, comed. en trois actes. 60	Lausius, comedie. 50	Les Merluchons, comedie, 30	Le Mari de la Reine, comedie-vaud. 50
Mme Kelly, comedie en un acte. 30	La Cardeuse de matras. 50	L'Éleve de Fresbourg, opera-comiq. 30	Le Chevalier du Guet, comedie. 50
Le Cheval de Crapou, comedie. 40	Deux Filles de Pair, puffen 2 actes. 50	L'École du nini de, comedie. 50	Troise à table, vaud. 30
Bre-ruc, comedie mêlée de vaudev. 30	L'O angerie de Ve arilles, comedie. 40	Ango, drame en cinq actes. 50	Le Millon, fceerie. 50
Un Neveu d'un grand paff. fable-vaud. 30	Le Mari de la Fanvette, vaudeville. 30	La Marchande a la toilette, comedie. 40	Rasta, comedie-vaudeville. 50
La Grisette et l'Heritier, comedie. 50	La Fille du regiment, opera-com. 50	Zazetta, opera-comique, en 3 actes. 50	Toby le Sorcier, comedie-vaud. 50
Le Fils de L'Amadiere, comed. vaud. 50	Le Dernier Oncle d'Amérique, v. 20	Le nouveau Belisaire, vaudeville. 50	Trianos, comedie. 40
Les Atteintes vaances, vaudev. e. 50	Biarca Contarini, drame en 5 actes. 50	Les Garçons de recette, drame. 50	La Porte secreta, roma. 50
Au bout du monde, comed. vaud. 30	Le Chevalier de Saint-Georges, c. 50	L'Autre, vaudeville. 50	Juliette, comedie. 50
Les Trois Muletiers, melodrame. 50	Les Roueries du marquis de Lausac. 40	La Guerre de l'Independance, drame. 50	Reine Joanne, opera-comique. 50
Francois, comed e-vaudeville. 50	Le Zingaro, opera. 50	Jean-Bart, vaudeville. 50	Souvenirs et regrets. 30
Le Lion du desert, en trois actes. 40	L'Albaye de Penmarc'h, drame. 40	Marcelin, comedie-vaudeville. 40	Flagrant delit. 50
Ma Récompense, vaud. v. en un acte. 30	Carline, opera-com. que trois actes. 50	Iphigénie, comedie-vaudeville. 50	L'Amour en commandit. 30
L'Amour d'un ouvrier, drame. 40	Vision du Tasse, scene en vers. 20	Jarvis, drame. 20	Bergand et Philsophe, drame. 30
Le Nigame, d'ame en trois actes. 60	Les Pages de Louis XII, comedie. 50	Dinah l'egyptienne, d'ame. 30	Cumle de Mansfeld, drame. 40
Le Nigame d'un jou, vaud. v. un acte. 30	Attendre et Courir, vaudeville. 50	Bifolard, vaudeville. 50	Les Guêpes, revue. 40
Les Premieres armes de Richelieu, comedie en trois actes. 50	Delphine, drame-vaudeville, 2ac. 30	La Servante du cure, vaudeville. 30	Ralph le bel dit, melodrame. 30
La Fille de Waleloo, d'ame. 30	Isolina et Chalenegre, vaudeville. 50	Les Parcurs, vaudeville. 50	Charlot, comedie. 40
Le Marchand de Brufs, vaudeville. 40	Le Dompteur de bêtes feroees. 30	La Calomnie, comedie. 50	86 monna un, vaudeville. 50
Un tas de consciences, comedie. 40	Francesco Martinez, drame. 40	Cyprien le Vendu, vaudeville. 40	Si nos femmes savaient, comedie. 30
Gaspard, drame en cinq actes. 40	Les Parcens d'une danseuse, vaud. v. 20	Le Mystere d'Udolphe, vaud. 40	Le Tailleur de la Cité, comedie. 30
Les Fêches du Tréport, vaud. v. 30	La ferme de Montmireil, piece milit. 40	L'Honneur d'une femme, dra. 40	Mme de Croustignac, vaud. v. 50
La Mappie, comedie en un acte. 30	Une femme sur les bras, vaudeville. 30	Le Cent-Suisse, opera-comiq. 30	Pauvre, drame. 30
Le Paradis de Mahomet, vaudeville. 30	L'Enfant de la Fidélité, drame. 40	La Grisette romannique, vaud. 30	Mantassier, vaudeville. 30
Eva, drame lyrique. 50	La Grand'Mere, comedie, trois act. 50	Marco, comedie-vaudeville. 50	Madame Camus et sa domestique. 50
Paul Darbois, d'ame en cinq actes. 50	Sous une porte cochère, folie-vaud. 30	La Croix de Malte, drame. 30	Les Bonhé. 50
Suzanne, opera en quatre actes. 50	À la vie, à la mort, vaudeville. 30	La journée aux éventails, comedie. 40	En pénitence. 40
La Première ride, vaud. en un acte. 50	La Mère Godichon, vaudeville. 50	Mon Gendre, vaudeville. 50	Tyran d'une femme. 30
Les Maquignons, vaudeville 40	Les Trois cousines, vaudeville. 30	L'Opéra à la cour, opera. 30	Maltre d'école. 50
La Grand-Mère, proverbe. 30	L'Homme heureux. 40	Japhet, comedie. 30	Trois lionnes. 50
L'An Quarante, revue en un acte. 20	Un jeune caissier, d'ame. 30	Bob, comedie. 40	Le Pendu. 30
La Famille Fa-farluce, vaudeville. 40	Denise, drame. 50	Le mort de Gilbert, drame. 50	Un second mari. 50
Mignonne, comedie en deux actes. 40	Maragren, piece militaire. 40	Eudoxie, comedie. 40	La Mère et l'Enfant se partent b. 50
Je m'en moque comme de l'an 40. 30	Un bal aux Vendanges de Bourgogne. 30	Les Caprices, vaudeville. 30	Le Conscrit de l'an 8. 50
Le Trésorier et de terre de la Martinique, drame en cinq actes. 50	Une Femme charmante, comedie. 30	Moutbally, drame. 30	Les Deux Serruriers, drame, 50
Les Iroquois, revue en un acte. 20	La Dame du second, vaudeville. 30	La Grisette au vert, vaudeville. 40	Mlle Sallé, comedie. 30
Premier debut de Bazincourt. 20	Louissette, vaudeville. 50	Le Chevalier de Kerkerdec. 40	Trois Etoiles. 30
L'Habit de grenadier, vaudeville. 20	Une Révolution d'autrefneis, tragédie. 40	Grisette de Bordeaux, vaudeville 30	
Le Maître à tous, comedie. 30	La Meunière de Marly, comedie. 20	Matelots et Matelottes, vaudeville 30	
Trois Epoux, vaud. v. 50	Les Enfants d'Adam et d'Ève. 20	Mésoi, comedie. 40	
Un Souper tête-à-tête, comedie. 30	Mère et Genie, drame. 30	La Fille de Jarqueline, comedie. 40	
	Un Service d'auj, vaudeville. 50	L'Automate de Vaucanson, opera-c. 30	
	La Perruche, opera-com que. 30	L'Enfant prodigue, comedie-vaud. 50	

En vente : Les 4 premiers volumes du RÉPERTOIRE DRAMATIQUE, formant la collection de l'année 1840. Ils sont ornés de portraits des principaux auteurs et acteurs. Prix : 6 fr. le volume.

PIÈCES EN VENTE DE LA MOSAÏQUE.

Un Chambree de Sauvards. 30	La Mere Saint-Martin, prologue 30	L'habit fait le moine. 30	La belle Tournaise. 30
L'Homme qui tue sa femme. 30	Le Retour de Saint-Hélène, aPROP. 20	Un jeu de dominos. 30	Le Boulevard du crime. 40
Le Garçon d'curie. 40	Les vieilles amours. 30	L'Esclave. 30	Anita la Bobonienne. 50
La descente de la Courtille. 30	C'est ma chambre. 30	Mazarin, comedie. 30	Le Bourreau des crimes. 30
La paix ou la guerre. 30	Un premier tenor. 30	Le Lierge et l'Ormeau. 40	Les Bains à quatre sous. 50
Hanna, drame. 40	Le docteur de Saint-Brice, drame. 40	Dernier vœu de l'Empereur. 30	
Torino le savetier drame. 40	Les Invalides, vaudeville. 30	Premières et dernières amours. 40	

NOUVELLES A LA MAIN

Un Volume in-32 Jésus, paraissant le 20 de chaque mois.

Le huitième volume a paru le 20 juillet dernier.

PRIX { Pour Paris. 1 fr. » le volume ; 12 volumes, 12 fr.
 Pour la Province . . . 1 fr. 15 le volume ; 12 volumes, 13 fr. 80.

Les personnes qui souscriront à l'avance pour 12 Volumes, ou une année entière, recevront l'ouvrage franco leur domicile, soit à Paris, soit dans les départemens. — (ÉCRIRE FRANCO.)

HISTOIRE DES THÉÂTRES DE PARIS.

En vente : HISTOIRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, un volume in-32. Prix : 40 cent.